

Piano: des duos fortissimos

TENDANCE Les sœurs Labèque et Bizjak, les amies de Jatekok... De plus en plus de pianistes sacrifient leur carrière personnelle pour se dédier au répertoire à quatre mains ou deux instruments.

ET THIERRY HILLÉRITEAU
@thilleriteau

En 1980, les Labèque offraient à Philips l'un de ses premiers disques d'or classiques en gravant la version pour deux pianos de la *Rhapsody in Blue* de Gershwin. Aujourd'hui, le duo Jatekok fait les riches heures du label Mirare en faisant danser Grieg, Ravel ou encore Barber à quatre mains. Trente-six ans séparent pourtant les deux enregistrements. Mais en quatre décennies, le succès des duos pianistiques, en France, n'a cessé de croître.

Témoin de cet engouement, le très prestigieux Festival international de piano de La Roque d'Anthéron accueillait cette année pas moins de trois duos consacrés: celui des sœurs Bizjak, de Claire Désert et Emmanuel Strosser, ou encore de Michel Béroff et Marie-Joséphé Jude. Le directeur de la manifestation, René Martin, qui préside par ailleurs aux destinées de la Folle journée de Nantes et de Mirare, en est particulièrement féru. Et il est loin d'être le seul. «*Nous donnons aujourd'hui trois à quatre concerts par mois, en plus des spectacles que nous produisons*, explique Naïri Badal, du duo Jatekok. *Il y a une vraie appétence chez les organisateurs de concerts et de festivals, pour qui le duo apparaît comme un moyen de renouveler l'approche traditionnelle du concert et du récital.*»

Une nouvelle approche qui n'a pas toujours fait l'unanimité. Katia et Marielle Labèque se souviennent de l'incompréhension du milieu musical au début de leur duo. «*Nous nous étions lancées en enregistrant les Visions de l'Amen de Messiaen sous sa direction artistique, ce qui nous avait positionnées comme interprètes de musique contemporaine plus que comme véritable duo à part entière*, raconte Katia. *Lorsque nous nous sommes mis en tête d'enregistrer Gershwin ou de reprendre du classique, on a commencé à nous regarder avec des yeux ronds.*» Le phénomène des duos pianistiques n'est certes pas

nouveau, qu'il s'agisse de duos de frères et sœurs, d'amis, d'époux ou de simples collègues. Les cas de Robert et Gaby Casadesus, Vladimir Ashkenazy et André Previn ou encore Martha Argerich et Nelson Freire, pour ne citer que ces trois-là, en sont l'exemple flagrant. Mais il ne s'agissait pas de duos permanents. Et force est de reconnaître qu'avant les Labèque, aucun «couple» permanent n'avait atteint un tel niveau de notoriété. Au point qu'elles restent aujourd'hui citées en exemple par la plupart de leurs émules, des Bizjak qui louent l'équilibre qu'elles ont su trouver entre leur jeu fusionnel et leurs projets artistiques réciproques, aux amies de Jatekok qui admirent leur créativité et leur force d'entreprendre.

«**Le répertoire est évidemment plus limité que pour les pianistes solistes**»

KATIA LABEQUE

Une force d'entreprendre qui est souvent la condition sine qua non de la survie de ces ensembles. «*En termes de quatre mains et de deux pianos, le répertoire est évidemment plus limité que pour les pianistes solistes. Surtout le répertoire avec orchestre. C'est donc à nous d'être force de proposition et de solliciter les compositeurs pour qu'ils nous écrivent de nouvelles œuvres*», concède Katia Labèque, qui vient de créer avec sa sœur, en France, un nouveau concert de Philip Glass et a des projets avec le jeune compositeur Bryce Dessner. Et cela ne se limite pas à la commande de pièces ou de concertos. Comme les sœurs Labèque, qui multiplient les projets chorégraphiques ou avec les arts visuels, le duo Jatekok vient de s'associer au clown Julien Cottereau pour monter un spectacle autour du *Petit Prince* révolutionnant le concept du concert traditionnel. Et prévoit déjà pour novembre 2017 un projet avec une compagnie de hip-hop. ■



Les sœurs Labèque ont atteint un tel degré de notoriété qu'elles sont citées en exemple par la plupart de leurs émules. UMBERTO NICOLETTI

«Jouer à deux nous pousse à inventer»

Amies d'enfance, Naïri Badal et Adélaïde Panaget ont créé en 2007 le duo Jatekok, auquel elles consacrent toutes les deux aujourd'hui cent pour cent de leur temps. Elles reviennent sur les enjeux d'une telle aventure.

LE FIGARO. - Pourquoi créer un duo plutôt qu'une carrière individuelle?
Adélaïde PANAGET. - Par hasard. Nous nous sommes connues à 10 ans au conservatoire régional de Paris et nous sommes retrouvées plus tard au Conservatoire national supérieur de musique (CNSM). L'une des options pour les épreuves du conservatoire est le quatre mains. Nous nous sommes dit pourquoi ne pas la passer ensemble. Et c'est comme ça que tout a commencé.
Naïri BADAL. - Nous nous sommes très vite prises au jeu et avons eu envie d'aller plus loin en passant des concours. En 2007, on a découvert sur

les conseils de Claire Désert la pièce *Jatekok* de Kurtág, qui veut dire «jeux». Cela définissait parfaitement notre état d'esprit, et nous nous sommes lancées.

C'est donc vrai, vous n'êtes pas sœurs?
N. B. - Non (*rires*). Mais la plupart des gens le croient! C'est vrai qu'on a très vite découvert que le milieu des deux pianistiques était un monde de sœurs.
A. P. - Et c'est d'ailleurs ce qui fait tout l'intérêt pour nous. Comme nous sommes très différentes, nous pouvons jouer de ces différences, d'autant plus exacerbées que nous n'avons pas et les mêmes professeurs au CNSM.

Que représente le duo dans votre jeune vie professionnelle?
N. B. - Cent pour cent de notre activité pianistique. Le duo est un choix que nous assumons pleinement. Nous ne le

vivons pas comme un renoncement mais comme un accomplissement. Parce que la carrière de pianiste est quelque chose de très solitaire. Et la concurrence est rude. Nous avons su trouver notre voie à deux et en sommes fières.
A. P. - Le duo nous pousse à nous dépasser, à pousser les murs pour inventer de nouvelles formes artistiques.

De quelle manière?
A. P. - La plupart du répertoire existant pour deux pianos ou quatre mains est adapté d'autres formations: ce sont des réductions de partitions orchestrales, voire d'opéras. Cela vous oblige donc à voir au-delà du simple clavier.
N. B. - On nous demande souvent si on ne trouve pas ça trop contraignant. Ce n'est pas une contrainte, c'est une invitation à toujours plus de liberté. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR T. H.

Le Musée de la Légion étrangère en bon ordre de marche

EXPOSITION En dix-huit mois, l'institution à l'est de Marseille a su attirer un public qui découvre les coulisses de ce corps de l'armée.

LÉNA LUTAUD @LenaLutaud
ENVOYÉE SPÉCIALE A AUBAGNE

Niché dans la pinède, le grand bâtiment blanc épuré détonne. Sans les allées et venues de légionnaires aux biceps tatoués, on se croirait devant un centre d'art contemporain. «*Après dix ans de collecte patiente, nous sommes fiers du résultat*», confie un légionnaire. Comme ses camarades, ce militaire d'origine hongroise a offert une part de sa soldé pour que ce nouveau musée puisse sortir de terre. Dix-huit mois plus tard, le lieu s'impose comme une halte incontournable à l'est de Marseille. Reconnaissons envers le dévouement de ce corps de l'armée depuis les attentats de Charlie Hebdo et curieux de ses coulisses, les visiteurs affluent. «*En un an, nous sommes passés de 18 000 à 25 000 entrées et, grâce à un grand parking, nous accueillons bientôt les cars et les croisiéristes*», se félicite le conservateur, Gérard Seznec.

Au son de *Mon légionnaire* chanté par Édith Piaf, on pénètre dans ce que les légionnaires surnomment le «sas de transition». Les murs sont couverts d'affiches de cinéma délicieusement kitsch. Entre la France et Hollywood, la Légion, qui a longtemps senti le souffre, a inspiré cent cinquante films, et cette

fascination a débuté dès le cinéma muet. Dans un Paris en noir et blanc, Laurel et Hardy s'engagent dans *The Flying Deuces* (1939). Fernandel cabotine dans *Sénéchal le Magnifique* (1957). Burt Lancaster et Gary Cooper sont omniprésents mais nulle trace de *Légionnaire*, redoutable nanar avec Jean-Claude Van Damme.

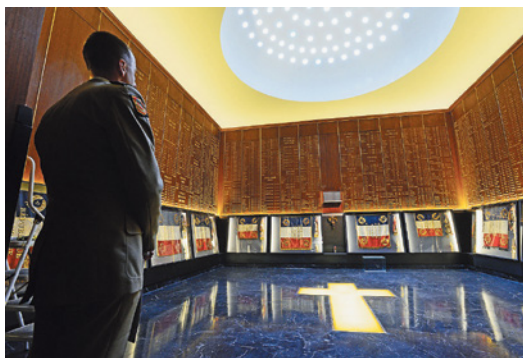
La Légion est cinéophile. «*De 1831 à 1918, personne ne nous connaissait car nous étions toujours sur le terrain à l'étranger*, explique Gérard Seznec. *Entre les deux guerres mondiales, le général Rollet, considéré comme le père de la Légion, a compris qu'il fallait communi-*

«**En un an, nous sommes passés de 18 000 à 25 000 entrées**»

GERAUD SEZNEC, CONSERVATEUR

quer pour recruter.» De là, on remonte le temps. Les murs se teintent de veilleurs rouges. On déambule entre les tableaux et les mannequins en cire qui illustrent l'évolution de l'uniforme et les symboles comme la barbe, le tablier et la hache. Le parcours est pédagogique.

En 1831, Louis-Philippe crée la Légion pour s'emparer de l'Algérie. Les anecdotes sont... légion. Les soldats portaient un rouge voyant car la poudre



Parcours pédagogique et anecdotes séduisantes font le succès de ce musée.

sur les champs de bataille dégageait beaucoup de fumée noire. Quand les munitions ont évolué, ils ont adopté le camouflage. Les légionnaires se sont aussi protégés des balles ennemies en roulant une couverture sur leur sac à dos. D'où la marche avec le refrain «*Tiens, voilà du bouddin!*».

La bataille de Camerone, au Mexique en 1863, est traitée avec un soin particulier: maquette en braille, vidéo 3D

multilingue. Napoléon III veut créer un empire catholique au sud des États-Unis, nation protestante. Il prétend une dette non remboursée et envoie la Légion. Le 30 avril 1863, le capitaine Danjou et ses hommes se battent vaillamment avant de mourir dans une hacienda encerclée par l'armée mexicaine. Soixante-dix ans plus tard, le général Rollet utilise ce fait d'armes comme mythe fondateur. Depuis, chaque

30 avril, la Légion célèbre la bataille de Camerone. La main articulée en bois du capitaine Danjou est conservée dans la crypte. Un lieu de recueillement qu'on aperçoit derrière des grilles. Les légionnaires n'y pénètrent que deux fois dans leur carrière: après l'instruction et au moment de quitter l'institution.

Le Tonkin, la Russie, les Dardanelles, le Bénin, l'Indochine... On revisite l'histoire à travers le regard de ces combattants. Le gotha proche du commandement, tels le prince Louis II de Monaco et le prince Agha du Danemark, à droite à une vitrine. Juste à côté, un mur drapé d'un immense drapeau nazi avec croix gammée fait sursauter quasiment chaque visiteur. On en oublie presque les exploits de la 13^e demi-brigade (13^e DBLE) face au Reich dans le fjord enneigé de Narvik et sous le soleil brûlant de Bir Hakeim. Le putsch en Algérie est à peine évoqué.

«*On n'excuse pas, mais on remet les faits dans leur contexte*», commente notre guide avant d'expliquer qu'il a tout de même fallu attendre les opérations au Zaïre, en 1978, pour que la Légion redore son image. À la sortie, une halte à la boutique est conseillée. Des vins produits par les légionnaires aux livres sur les tatouages ou les lunettes de soleil, la sélection est... détonante. ■ **Musée de la Légion étrangère, Aubagne (13). www.samle.légion-etrangere.com**

GUILAUME RUIFFOLD/PHOTOPUR/LA PROVENCE